

Parabole de l'enfant prodigue

Luc 15, verset 11 à 32

Traduction NBS

La parabole du fils perdu et retrouvé

11Il dit encore : Un homme avait deux fils. 12Le plus jeune dit à son père : « Père, donne-moi la part de fortune qui doit me revenir. » Le père partagea son bien entre eux. 13Peu de jours après, le plus jeune fils convertit en argent tout ce qu'il avait et partit pour un pays lointain où il dilapida sa fortune en vivant dans la débauche. 14Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à manquer de tout. 15Il se mit au service d'un des citoyens de ce pays, qui l'envoya dans ses champs pour y faire paître les cochons. 16Il aurait bien désiré se rassasier des caroubes que mangeaient les cochons, mais personne ne lui en donnait. 17Rentré en lui-même, il se dit : « Combien d'employés, chez mon père, ont du pain de reste, alors que moi, ici, je meurs de faim ? 18Je vais partir, j'irai chez mon père et je lui dirai : "Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi ; 19je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes employés." » 20Il partit pour rentrer chez son père.

Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa. 21Le fils lui dit : « Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. » 22Mais le père dit

à ses esclaves : « Apportez vite la plus belle robe et mettez-la-lui ; mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds. ²³Amenez le veau engraissé et abattez-le. Mangeons, faisons la fête, ²⁴car mon fils que voici était mort, et il a repris vie ; il était perdu, et il a été retrouvé ! » Et ils commencèrent à faire la fête.

²⁵Or le fils aîné était aux champs. Lorsqu'il revint et s'approcha de la maison, il entendit de la musique et des danses. ²⁶Il appela un des serviteurs pour lui demander ce qui se passait. ²⁷Ce dernier lui dit : « Ton frère est de retour, et parce qu'il lui a été rendu en bonne santé, ton père a abattu le veau engraissé. » ²⁸Mais il se mit en colère ; il ne voulait pas entrer. Son père sortit le supplier. ²⁹Alors il répondit à son père : « Il y a tant d'années que je travaille pour toi comme un esclave, jamais je n'ai désobéi à tes commandements, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour que je fasse la fête avec mes amis ! ³⁰Mais quand ton fils que voici est arrivé, lui qui a dévoré ton bien avec des prostituées, pour lui tu as abattu le veau engraissé ! » ³¹Le père lui dit : « Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi ; ³²mais il fallait bien faire la fête et se réjouir, car ton frère que voici était mort, et il a repris vie ; il était perdu, et il a été retrouvé ! »

Nouvelle Bible Segond © Société biblique française-Bibli'O, 2002
 Première édition de la Bible d'étude : sous la direction de Henri Blocher, Jean-Claude Dubst, Mario Echtler, Jean-Claude Verrecchia, coordination Didier Fougeras.

Prédication

Pour qu'il y ait retour, il faut qu'il y ait eu départ.

Au début de cette histoire, nous nous trouvons dans un grand domaine, une villa comme on disait en latin, avec ses cours, ses jardins, ses dépendances, les pièces réservées aux femmes et aux enfants qui courrent partout. Le père, homme juste et généreux semble-t-il, dirige tout cela de main de maître secondé par son fils aîné sérieux, honnête, respectueux, donnant l'exemple aux serviteurs, aux domestiques, aux esclaves. C'est un bosseur qui connaît son affaire.

Le cadet, un jour, se dit qu'il aimerait aller voir ailleurs comment va le monde, où donc le conduira la route qui débute à partir de la dernière clôture du domaine. Mais il n'a pas du tout envie de changer le confort de vie auquel il est habitué depuis l'enfance. Alors il réclame la moitié de son héritage à son père, sans guère se demander en quoi ou pourquoi cet argent lui est dû. Le père ne discute pas, il donne. Il aurait pu se dire « pas question, je ne me dépouille pas de mon héritage avant ma mort, j'en aurai encore besoin, il m'est utile, il me rassure, c'est à moi ». Non, il donne, sans discuter, va mon garçon et fais-en bon usage. Tu es libre. C'est ainsi que, quelques jours plus tard, rongé d'inquiétude et de tristesse, debout sur le pas de sa porte, ses belles mains inactives et vides pendant le long de son corps, il regarde son plus jeune fils s'éloigner vers l'inconnu, le reverrai-je un jour cet écervelé qui ne sait encore rien de la vie ?

Maintenant le jeune homme a disparu, son père soupire, se redresse et rentre dans la maison en fermant la porte derrière lui tandis que tout un chacun, fils aîné compris, reprend son travail là où il l'a laissé pendant ce moment de temps suspendu.

Le cadet a foncé tête baissée vers le « pays lointain » qu'il rêvait de connaître, sur le chemin de tous les plaisirs, de toutes les perditions, de toutes les dépenses. Sans cesse agité, il s'est dépensé, en effet, de toutes parts et n'importe comment. Mais un jour le vent tourne, et là Luc, dans le récit, règle le sort du garçon en 2 lignes : il « n'a plus rien », dit-il, personne ne lui donne la moindre nourriture, il n'est même pas digne de manger celle des cochons. Par-dessus le marché la famine s'est installée dans le pays. A partir de ce moment-là le rythme de l'action ralentit, on change d'échelle car c'est la découverte et l'apprentissage de la grande solitude : le jeune homme a marché sur des routes nouvelles, a découvert des pays, s'en est émerveillé, s'y est brûlé les ailes. Maintenant, lui qui dort dans un fossé, la faim au ventre, le désespoir au cœur, c'est un tout autre inconnu qu'il découvre, le vaste inconnu qui est en lui-même. A l'intérieur de lui-même.

C'est bien ce qu'il fait, dit Luc, « il rentre en lui-même » justement, et il contemple le pétrin dans lequel il s'est mis, ses bêtises, ses gaspillages (le gaspillage de ses ressources, de ses talents). Pas de colère, pas de cris, pas de révolte, il s'est arrêté, il réfléchit. Le miroir de sa réflexion lui renvoie le reflet de sa situation. Il est tout seul, affamé, épuisé, désespéré, il a été au bout de toutes les misères et il se dit « je vais retourner chez mon père, me jeter dans ses bras m'agenouiller devant lui, implorer son pardon et la grâce d'être accueilli dans sa maison comme le plus humble de ses serviteurs. Car chez mon père, dans sa maison, chacun a une place, chacun est nourri, chacun est abreuvé. J'y aurai de nouveau une place moi aussi, je le crois ». Et ça je trouve que c'est magnifique, c'est le début du vrai retour, de sa conversion, de sa prise de conscience. Peut-être aussi a-t-il

murmuré cette prière « Notre père qui es dans la maison, aide-moi à retrouver le chemin du retour, guide mes pas vers toi, apprends-moi à t'écouter, à prendre la main que tu me tends, apprends-moi à prier, apprends-moi à vivre, Père, et que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». C'est ainsi qu'il se remet debout et reprend la route.

Après être rentré en lui-même, il rentre chez lui.

Traditionnellement ce sont les mères, les épouses, les femmes de marin, les grandes amoureuses qui attendent en scrutant l'horizon, avec cette lente patience mêlée d'espoir et d'angoisse... Ici, c'est le père qui est sur le seuil, comme chaque jour, un père hors norme, père et mère tout ensemble comme en témoigne le tableau de Rembrandt que vous avez devant les yeux : les mains du père peintes par Rembrandt sont dissemblables : l'une est fine et légère, l'autre plus carrée, plus pesante, les manchettes de la chemise sont différentes aussi. Le peintre avait-il pensé à représenter l'homme et la femme dans ce geste d'accueil ? Etait-ce une impression d'optique ? Peu importe, j'aime à penser que le père est aussi mère. Il est l'être tout entier. Donc c'est le père qui reconnaît son fils dans le point de poussière minuscule tout là-bas qui prend forme en se rapprochant. Alors il ouvre grand ses bras, court à sa rencontre et ne les referme que sur son enfant qui s'écroule à ses pieds. Et l'enfant s'abandonne enfin à celui qui ne l'a pas abandonné, il ferme les yeux (on le voit sur le tableau) comme pour s'endormir sur-le-champ, sans plus aucune crainte. Il est rentré chez lui dans la maison de son père, il peut se reposer, se confier, il peut y vivre. Il a retrouvé la vie.

Je ne sais pas s'il avait suffisamment récupéré pour participer au banquet que le père organise aussitôt pour fêter ça, toujours est-il qu'on tue le veau gras et que c'est la fête dans tout le domaine. Ni comment il a réagi à la mauvaise humeur de son frère aîné furieux que ce vaurien soit fêté comme un prince alors que lui qui était là tous les jours n'a jamais reçu aucun cadeau particulier. Je ne sais pas non plus lequel était le plus endormi : l'aîné accomplissant chaque jour ses tâches routinières, sans guère les modifier, ou le cadet repenti qui récupère de ses aventures et de ses bêtises dans l'une des chambres à l'étage. Il me faudrait encore du temps pour étudier la question de la rivalité entre les deux frères, me pencher sur la réponse un peu facile du père à son aîné « mais mon garçon tout ce que j'ai est à toi puisque tu es là », sans comprendre que ce que voudrait le fils aîné c'est un regard de son père, un regard rien que pour lui, il voudrait être reconnu par son père comme celui-ci a reconnu le cadet du plus loin qu'il l'a aperçu.

Peut-être faut-il admettre qu'ici, comme bien souvent, le Christ n'est pas venu pour nous répondre, pour nous apporter la paix mais pour nous déranger, nous secouer les puces, nous réveiller. C'est ce que j'entends dans ce vers du poète René Char « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience ».

(René Char, *Le poème puhrisé*, in *Fureur et Mystère*. p. 204, Gallimard 1962).

Cependant aujourd'hui, chers Patricia et Pablo, je m'en tiendrai là et terminerai en répétant ces mots : pour qu'il y ait retour, il faut qu'il y ait eu départ. Vous êtes partis un jour vers la France, maintenant vous retournez vers le Brésil, et ce retour sera accompagné de toutes sortes de départs, connus et inconnus, j'en suis certaine.

Alors, bon retour, chers amis, et bons départs.